

Il y a Grecs et Grecs! Quel sens donner au prétendu antihellénisme de Pline?

Depuis deux siècles, Pline est la victime de plusieurs procès, parfois si injustes que l'on a envie, comme le disait plaisamment F. Della Corte¹, de s'instituer «avocat d'office» pour lui obtenir au moins des circonstances atténuantes. Par exemple, pour son style, on s'en tient souvent au verdict sévère de Norden. Ainsi F. R. D. Goodyear²: c'est catastrophique, il n'y a pas une phrase cohérente! (Et pourtant les pages splendides ne manquent pas dans l'*Histoire Naturelle*, qu'il s'agisse du vol des pigeons ou du chant du rossignol, ou encore des nuances délicates des pierres précieuses).

Pour le fond, on lui reproche d'ordinaire une infinie crédulité, en répétant après W. Kroll (*RE*) que sa règle paraît être: *credo quia absurdum*. Il faudrait sans doute le lire de beaucoup plus près, avant de trancher; très souvent la mention d'un *auctor*, même anonyme (*dicunt*), exprime la distance qu'il établit entre les faits rapportés et son opinion personnelle. Il y a même parfois, à l'évidence, un humour, une ironie de Pline qu'un oeil attentif peut aisément déceler.

Mais c'est un autre dossier que nous voudrions aborder: Pline serait un chauvin, animé d'un anti-hellénisme systématique. Cette accusation assez ancienne a repris de l'actualité, pour avoir été formulée d'une façon très cohérente et très radicale par Gerhardt Grüninger³.

Selon ce savant, le *Graecos insectari* de la *Praefatio* ne doit pas être pris à légère (comme y invite effectivement le contexte: il s'agit seulement du choix d'un titre); il faut

1 Au colloque de Come, pour le 19^e centenaire de la mort de Pline.

2 *Cambridge History of classical literature* (1982) II, pp. 270-72

3 Dans sa thèse (Friburg en Brisgau 1976).

l'interpréter comme l'aveu d'une hostilité viscérale à l'égard de tout ce qui est grec; hostilité hypocrite au demeurant, puisque Pline voile souvent ses intentions sous une apparente objectivité. Mais, selon G. Grüninger, si l'on considère l'*ensemble* de la *NH*, et si on l'interprète correctement, on se convainc qu'il s'agit bien d'un *rejet absolu* de la Grèce et des Grecs. Voilà la thèse. V. Kroll a eu tort, selon l'auteur, de prétendre que Pline reconnaissait en silence la supériorité scientifique des Grecs. Et de nos jours, Kl. Sallmann aurait tort également d'adoucir l'attitude anti-hellène de Pline, et d'y voir avec indulgence l'effet d'une mode *littéraire* (comme on peut l'observer chez Martial ou chez Juvénal). Nous vérifierons donc 1) si Pline est, par tempérament, partial et chauvin; 2) si, par choix théorique, il vise vraiment à saper tout l'édifice de la science grecque.

1. Chauvinisme et partialité

Pline ne soulignerait jamais, nous dit-on, l'appartenance nationale des divers penseurs qu'il cite; ce qui serait un moyen oblique d'occulter l'importance scientifique de la Grèce.

Si l'on prend un exemple, soit la revue des talents reconnus faite *NH* 7, 123 ss. («il est impossible d'énumérer tous ceux qui ont brillé dans les différents domaines du savoir»), quels noms retient Pline?

a) Un certain Berossos, astrologue des iv^e et iii^e s., honoré par les Athéniens pour ses «divines prédictions»;

b) Le grammairien Apollodore d'Athènes, honoré par les Amphictyons au ii^e s.;

c) Le médecin Hippocrate de Cos «à qui la Grèce décerne les mêmes honneurs qu'à Hercule»; ce même Hippocrate qualifié par Pline un peu plus loin (7, 171) de *princeps medicinae*;

d) D'autres médecins: Cléombrote de Céos, Critobule de Cos, et même Asclépiade de Pruse —qu'il n'aime pourtant pas, mais il s'agit pour lui en cet endroit d'enregistrer les célébrités établies.

e) Archimède de Syracuse, Chersiphron de Cnossos, Philon d'Athènes, Ctésibios d'Alexandrie, et dix autres encore, dont Apelle, Phidias, Praxitèle.

On pensera ce qu'on voudra de ce palmarès; mais on retiendra qu'il ne compte *pas un seul Romain*. Les noms, les références explicites à Alexandre, aux Amphictyons, à Athènes, ne laissent aucun doute sur la «grécitude» de tous ces lauréats. Bref, on donnera plutôt raison à Richard Harder (condamné par Grüninger, p. 114) qui estimait l'exposé plinien «frei von nationaler Eifersucht».

Un rapide sondage montrerait le peu de fondement d'un autre argument: Pline n'utilise le mot *graecus* que d'une manière péjorative, en l'accolant à *uanitas*, *fabulositas*, *mendacium* etc. Alors que dire de 7, 8: «Je prie qu'on ne se lasse pas de suivre les Grecs, les plus exacts des observateurs comme les plus anciens» (trad. R. Schilling).

Autre argument: Pline mettrait insidieusement sur le même plan Sulpicius Gallus, Thalès et Hipparque pour l'explication des éclipses. Voilà une interprétation erronée. Reprenons *NH* 2, 53: Sulp. Gallus, consul en 166, n'est crédité que du mérite d'avoir vulgarisé la théorie des éclipses (*in vulgum extulit*). Et Pline en attribue expressément la découverte et la mise au point à Thalès de Milet, et à Hipparque, auxquels il ne ménage pas les éloges.

Autre chef d'inculpation: son chauvinisme pousse Pline à transposer les mots grecs en latin, ou à les faire accompagner d'un équivalent latin; il chercherait par là à insinuer que la science romaine vaut bien la grecque. Ne peut-on penser plutôt qu'il y a là un effort heureux d'adaptation, dont le résultat ne peut être que d'élargir l'audience de la pensée grecque; et on ne voit aucun «pédantisme» ni aucune «opiniâtreté» à rendre *κόσμος* par *mundus*, ou à signaler qu'*apsis* pourrait se traduire par *circulus* (2, 63). Pline n'oublie jamais que son lecteur n'est pas le spécialiste, mais l'homme moyennement cultivé, voire l'*humile vulgus* laborieux, comme il le dit dans la *Praefatio*. C'est à notre avis, un contresens que d'interpréter comme une perfidie chauvine le texte 21, 52: «Il est encore d'autres espèces qu'il faut indiquer par des noms grecs, car les Latins n'ont pas encore prêté grande attention à cette nomenclature». Il reconnaît sans ambages le retard des Romains dans ce domaine, loin de surestimer leurs capacités.

Le savant allemand répète au contraire que Pline

«gonfle» l'apport romain dans la science. Argument mas-sue: pour la partie ornithologique du l. 10, il cite 10 *auctores* latins. En réalité, la liste des *auctores* de NH 10 compte 22 Romains et 40 étrangers. Et d'ailleurs, même si les chiffres avancés par Grüniger étaient exacts, que signifierait un exemple isolé? Si l'on prend l'ensemble des *auctores* (NH 1), on relève 512 *auctores* romains seulement, contre 1102 *auctores* étrangers, c'est-à-dire Grecs. Le score est donc du simple au double, en moyenne, en faveur des Grecs⁴.

Voici un exemple précis de chicane injuste: NH 12, 11: Pline mentionne le platane toujours vert de Gortyne, en Crète (où Zeus s'unit à Europe), platane *utriusque linguae monimentis insignis*. (Effectivement, Théophraste en a parlé, et après lui Varron, *R.R.* 1, 7, 8, qui renvoie explicitement à l'auteur grec). Pline, quant à lui, ne cite aucun *auctor* nommément. Interprétation: le tour de phrase de Pline voile (*verschleiert*) le fait que Varron n'est pas la source originale!

Pour quitter ces polémiques tendancieuses, venons-en à un reproche apparemment mieux fondé: toute la démarche de Pline dénonce son italo-centrisme. Certes! Mais que veut-on démontrer par là? Et imagine-t-on qu'un homme puisse s'exprimer autrement qu'en représentant de tel pays, de telle époque, de tel milieu? Le seul point à éclaircir est le suivant: est-ce que Pline est un Romain qui ferme hargneusement les frontières de l'esprit, ou qui les ouvre? Il les ouvre toutes grandes, avec des succès variables sans doute, mais avec une indéniable et insatiable curiosité.

Le long développement sur l'ambre jaune succin, NH 37, 30 à 46) serait, selon Grüniger, une manifestation frappante d'antihellénisme. Cette matière précieuse, très recherchée, excitait les imaginations. D'où une foule d'hypothèses sur son origine parmi lesquelles des fariboles (*vanitates*) que Pline, pour une fois, réfute dans les règles. Deux douzaines d'*auctores* sont cités et critiqués (dont Théophraste!). A partir du § 42, Pline donne la bonne expli-

4 Dans les livres 3, 9, 16, 19 et 21 les *auctores* romains sont plus nombreux. C'est un cas exceptionnel. En revanche, le livre 23 par ex. annonce 8 romains et 54 étrangers.

cation: l'ambre est d'abord une résine, comme le montrent les insectes qui y sont restés englués. S'il dénonce les fables et les erreurs (le Pô en Espagne!) Pline sait aussi reconnaître les éléments de vérité (c'est un produit des mers nordiques; la mention du Pô est justifiée, dans la mesure où la route de l'ambre aboutit en Vénétie, comme l'a montré la mission du chevalier Julianus, émissaire de Néron); il distingue ceux qui ont rêvé, et ceux qui ont été relativement exacts ou réservés (*diligentiores; modestiores*). Ce long passage bien construit est un modèle de démonstration rationnelle complète. Tout au plus pourra-t-on sourire, en voyant Pline se fâcher: il ne supporte pas que la vérité soit cachée délibérément. Ne peut-on permettre aux poètes quelque fantaisie? «Oui, mais s'agissant d'une substance qui est importée quotidiennement, qui est communément répandue et qui dénonce l'imposture, dire cela sérieusement c'est *se moquer des hommes*, et oser impunément des mensonges intolérables».

Il faut retenir ce refus de la *contemptio hominum* comme un principe fondamental de l'éthique de Pline; ce qui n'est pas sans conséquence pour sa conception même de la science.

2. *L'objectif de Pline est-il de saper et de démolir la science grecque?*

On pourrait le croire, si Pline ne s'en prenait pas avec autant de vigueur aux fables nées ailleurs qu'en Grèce, aux superstitions parfois inhumaines, comme celles qu'il rapporte des Celtes, et à quelques aberrations bien italiennes.

Ainsi, il n'accueille pas sans prendre ses distances la prétendue science des foudres (étrusque, ou étrusco-babylonienne selon certains) avec ses 9 dieux lanceurs de foudre (2, 82; 138-41). «*Mucianus, ter consul*» est souvent mis en avant pour «faire passer» des histoires saugrenues. Tel autre bon Romain, Nigidius, se trouve sobrement ridiculisé *NH* 10, 106 par ex.: «Nigidius pense que le ramier abandonne son nid si l'on prononce son nom sous le toit où il couve». Le fameux développement sur les éléphants

(*NH* 8) «déraille» à partir du moment où Pline invoque l'autorité du roi numide Juba.

Quant aux Druides, il se félicite que Tibère ait interdit «cette engeance de prophètes et de médecins» (30, 13). Malgré cette interdiction, ajoute-t-il, encore de son temps, la Bretagne prise de délire (*attonita*), se livre aux pratiques magiques du druidisme, avec sacrifices humains et cannibalisme⁵. Ces druides, précise-t-il (16, 249) sont «les Mages des Gaules», et, phrase très révélatrice (30, 13): on dirait que la Bretagne a transmis ces pratiques abominables aux Perses. Simple hypothèse, mais qui illustre clairement les vues de Pline sur ce point: la barbarie, et la regression scientifique qui lui est liée, a un foyer principal, l'Orient, d'où elle s'est répandue sur le monde grec, puis romain. Les livres 28 et 30 de *NH* en particulier ne laissent aucun doute sur cette position fondamentale de Pline. (Et ce n'est pas le lieu de chicaner sur des points à propos desquels les modernes discutent encore: où localiser d'abord la magie en Orient?).

Le livre 30 s'ouvre par un long réquisitoire contre la magie, le plus fallacieux de tous les arts, qui a annexé médecine, religion et astrologie. La paternité en incombe au Perse Zoroastre (30, 3); puis il cite, parmi les Mages célèbres, des Mèdes, des Babyloniens, des Assyriens. La propagation de ce fléau est très bien illustrée par le personnage d'Ostanès; compagnon de Xerxès dans sa guerre contre la Grèce, c'est lui qui dissémina sur sa route les germes de cet art monstrueux (30, 8). Sans doute y a-t-il d'autres sectes magiques, celle de Moïse par ex., ou celle dite de Chypre. Mais c'est le Perse Ostanès qui est dénoncé avec le plus de vigueur (par ex. 28, 4 ss.).

Ces rites «barbares et étrangers» (28, 6) ont été, hélas, adoptés et répandus par des Grecs qui les accueillirent non pas avec avidité, mais avec une véritable rage (*rabies* 30, 8). Pline cite avec des détails (sur les sacrifices humains et les parties du corps à utiliser) Démocrite, Apollonios, Méléto, Artémon, Antaeus.

Mais il ne veut pas exposer davantage ces maléfices

⁵ Cf. E. Sadowska, 'De druidum doctrina et momento apud Gallos', in *Meander* 39 (1984) pp. 305-15.

(*Procul a uobis ista absiut!*, 28, 8). Faut-il interpréter cette hostilité fondamentale comme l'expression de la xénophobie, ou comme celle d'un humanisme sincère? Humanisme, sans aucun doute, puisque Pline reconnaît que Rome n'a pas été épargnée par le fleau (28, 12). Elle a pratiqué elle aussi les sacrifices humains: un homme et une femme étrangers ont bien été enterrés vivants au Forum Boarium...

Ensuite, s'attardant longuement sur les formules magiques et les incantations (parce que si la croyance en leur vertu est rejetée par les *sapientissimi* —quand on les interroge en particulier— elle est néanmoins acceptée par la société romaine dans son ensemble), il ne fournit à peu près que des exemples romains et italiens.

Pourquoi s'étendre pendant tant de pages sur un art qu'il condamne? Parce que, dit-il, il atteint de ses jours un tel sommet qu'il prévaut dans une grande partie des nations, et qu'en Orient «il commande aux rois des rois» (30, 2) (à Rome, Néron a été un fanatique de la magie!, 30, 14). Pline se sent donc tenu de considérer le fléau en face. Et il se trouve confirmé dans cette attitude par le principe de méthode, qu'il a adopté, du *prodenda quia tradita* (2, 85). Il le rappelle assez souvent, exprimant parfois le sentiment de *verecundia* qu'il éprouve à aligner des absurdités (Sur ce principe, il y aurait d'autres réflexions à poursuivre, mais qui nous entraîneraient trop loin).

W. Kroll a signalé justement que Pline assortit assez souvent les «faits» relatés, de jugements comme *fabulosum*, *mendacium*, *incredibile dictu*, etc. Mais, à son avis, il aurait dû les multiplier; par ex., selon W. Kroll, en 30, 82. Si l'on se reporte à ce passage, où il s'agit de remèdes surprenants tirés du chien, de la tique, de la taupe, il ressort que Kroll a mal lu. Certes, qu'une tique prise à l'oreille **gauche d'un** chien et portée en amulette calme toutes les douleurs, cela est surprenant a priori. Mais justement, le texte commence par un *Magi dicunt*, on ne peut plus explicite. *Magi* est le sujet de trois autres verbes: *magnificent*, *tradunt*, *adiciunt*. Dans le même développement, Pline met en cause un Romain, *Nigidius Figulus*, puis *rursus magi* pour des aspersions de sang de taupe etc...

Pline a peut-être tort de rapporter des sornettes seule-

ment parce qu'elles faisaient l'objet de témoignages concordants; c'est le principe de sélection des données qu'il annonce 28, 2. Mais il serait erroné d'imaginer qu'il adhère à tout ce qu'il relate, surtout s'il nomme l'*auctor* d'un fait prodigieux).

Pour la médecine, —puisque c'est la science à propos de laquelle G. Grüninger cherche à prouver l'hostilité fondamentale de Pline envers les Grecs— sa position d'ensemble n'est pas ambiguë. Il glorifie sans réserve Hippocrate (26, 10) *qui primus medendi praecepta clarissime condidit*. Mais à son avis, la méthode a subi une première décadence dès Hérophile (26, 11) —Hérophile qu'il trouve d'ailleurs admirable pour ses études précises sur le pouls, 11, 219— parce qu'avec lui on s'est éloigné de l'expérience. L'enseignement médical s'est ensuite dégradé en verbiage (*garrulitatem*); jusqu'à cet Asclépiade de Pruse (d'ailleurs ancien maître de rhétorique) qui, en dépit d'heureuses innovations (26, 17): suppression des traitements douloureux de l'angine, des médicaments qui irritent l'estomac par ex., a rendu la médecine tout à fait conjecturale. Et le succès d'Asclépiade, précise-t-il (26, 18), est imputable avant tout aux progrès envahissants de la magie.

Sans nous prononcer sur la validité de telle ou telle position à nos yeux de modernes (il serait d'ailleurs assez ridicule de juger magistralement Pline du haut de la science d'aujourd'hui), nous voudrions seulement souligner: 1.—que Pline sait nuancer ses appréciations, même quand il n'approuve pas les méthodes dans leur ensemble (Hérophile, Asclépiade); 2.—que Pline reste cohérent avec lui-même. Ce ne sont ni les Grecs comme tels qu'il poursuit, ni la médecine, mais, d'abord, les démarches para- (ou anti-) scientifiques d'un irrationalisme stérile et rétrograde.

Comment croire que Pline s'attaque aux fondements de la science grecque quand on relit par ex. *NH* 2! Tout ce livre de cosmologie est scandé par les dithyrambes en l'honneur des grands découvreurs, qui ont été des Grecs.

Gloire à Anaximandre de Milet, 2, 31, qui, au *vi*^e s., en observant l'obliquité du zodiaque *primus... fores rerum aperuit*;

Gloire à Pythagore de Samos qui, au ^{vii}^e s. a reconnu la nature de la planète Vénus (le même Pythagore étant d'autre part assez souvent moqué à d'autres propos, comme pour sa théorie des nombres);

Gloire sans réserve à Thalès de Milet, à Eratosthène, et à Hipparque *consiliorum naturae particeps, nunquam satis laudatus* (2, 95);

J'avoue que je ne lis pas sans émotion le § 2, 54 (qui n'est pas, ou qui n'est pas seulement, comme on le répète, un exercice d'école): «O Géants surhumains... honneur à votre génie, interprètes du ciel, vous dont l'esprit embrasse la nature entière... Qui donc à ce spectacle ne pardonne à la nécessité qui l'a fait naître mortel».

Ce qui frappe ici, c'est l'entière sincérité d'un homme dévoué corps et âme à la connaissance. On pourra faire à Pline tous les reproches qu'on voudra (comment sortirait-il de son temps!) mais on ne peut pas lui dénier sans parti-pris l'honnêteté et la droiture. Italo-centrique? Oui sans doute; mais aussi pour dénoncer d'abord une masse de superstitions bien italiennes. Xénophobe? Certainement pas.

Son prétendu anti-hellénisme manifeste seulement sa lutte résolue contre les dépravations de l'esprit et de la conduite sous l'effet de croyances insensées imputables à la magie. Magie qui est sans doute indigène partout mais dont le foyer actif à cette époque, est bien l'Orient. Alexandre a conquis l'Orient, et la Grèce s'est trouvée **orientalisée**. Quand Rome émerge sur la scène mondiale, c'est justement le moment où les conquérants grecs ouvrent toutes grandes à l'irrationnel de l'Orient des portes qui n'avaient jamais été complètement fermées. Et ce sont bien des Grecs, ou du moins des hommes s'exprimant en grec, qui ont été les diffuseurs de modes de pensée en contradiction avec les bases mêmes de la grande science grecque.

Ne soyons donc pas victimes des apparences: il y a Grecs et Grecs. Pline est le témoin précieux d'une crise déjà ancienne de la pensée; crise qui affecte, avec Rome, tout le monde hellénisé et d'abord *la Grèce elle-même*; cette crise exprime le conflit entre les principes rationnels posés par les grands Grecs —ceux que nous reconnaissons toujours comme «modernes», comme des précurseurs de la

rationalité, voire de l'esprit scientifique— et le déferlement d'obscurantisme magique, issu pour l'essentiel de l'Orient et immensément répercuté par des gens qui, quelle que soit leur origine, écrivaient en grec.

Ce courant emportera tout, si l'on en juge par le déclin scientifique sous l'Empire (hautement déploré par Pline!) par le dédain que marque ouvertement un St. Augustin pour la connaissance objective, par l'effondrement du haut Moyen-Age.

Pline combat à sa manière cette terrible décadence. Il est comme un homme qui lutterait contre un torrent; il résiste, s'arc-boute, trébuche souvent et se trouve parfois emporté. Mais jamais, dans cette épreuve, il ne cesse d'exalter la grandeur de ceux qui ont jeté les premières bases d'une démarche rationnelle, et qui étaient des Grecs. Chez les demi-savants et les charlatans de son époque, Grecs ou non-Grecs, il dénonce le mépris des hommes* (*contemptio hominum*) et leur oppose son programme humaniste: *iuuare mortalem*.

En s'affirmant hautement partisan d'une science responsable, Pline montre qu'il est bien, au meilleur sens du terme, un Romain.

GUY SERBAT
Université de Paris-Sorbonne